

Le grec face au latin. Le paysage linguistique dans la péninsule balkanique sous l'empire

Athanasios Rizakis

Une des conséquences majeures de la conquête romaine, et peut-être la plus importante, fut la diffusion du latin et de la culture romaine dans les pays soumis. Bien que Rome n'eut pas de véritable politique linguistique et que son attitude à l'égard des problèmes sociolinguistiques fut souple et adaptée aux exigences réelles de chaque situation, une concurrence naturelle s'est exercée entre la langue des dominants et celle des dominés, concurrence qui aboutit à des situations différentes dans les provinces de l'Empire; en Occident le latin fut rapidement imposé comme l'unique langue de communication écrite, alors qu'en Orient la présence d'une langue dominatrice et précieuse, c'est à dire du grec, conduisit au résultat contraire, à savoir à l'hellénisation progressive des Romains; cela ne veut aucunement dire que le monde romain fut partagé en deux camps culturels antagonistes; ni l'Occident ni l'Orient ne sont restés complètement imperméables aux influences linguistiques et culturelles réciproques et l'on peut facilement distinguer des zones dans lesquelles l'influence de l'une ou de l'autre langue est décisive.

Les spécialistes ont recherché – en s'appuyant sur le matériel épigraphique – une ligne de démarcation entre le grec et le latin et leurs cultures respectives; le tracé de cette ligne, appelée *ligne de Jireček*, suit *grosso-modo* la frontière nord de la province de la Macédoine, Mésie inférieure et Thrace; cette ligne correspond à la vue de Mommsen et des autres éditeurs de *CIL* III qui comptaient, parmi les provinces grecques de l'Empire, l'Achaïe, l'Épire, la Macédoine, la Thrace et la Mésie inférieure¹, en omet-

¹ K Jireček, *Archiv für slavische Philologie* 15 (1893), 98 sqq, *Die Romanen in der Stadt Dalmatien während des Mittelalters I* (Wien 1909), 13 sqq id., *Geschichte der Serben* (Wien 1911), 38 sqq (cf résumé apud Mihaescu, *Langue*, 72) De nouvelles études (les références sont réunies par Mihaescu, *Langue*, 72–73, Kaimio, *Greek language*, 87 et n 115–118, Dubuisson, *Politique linguistique*, *Ktéma* 7 [1982]), 188 et n 12) sont arrivées à des conclusions un peu différentes, les points de discordance sont situés sur la frontière linguistique en Illyrie et dans le territoire qui s'étend entre le Mont Aemus et le Danube, c'est à dire la Mésie inférieure cf Mihaescu, *Langue*, 73–74 Sur le tracé exact de la frontière septentrionale de la province de Macédoine voir Papazoglou, *Province de Macédoine*, 331–334

tant la Dalmatie, la Mésie supérieure et la Dacie².

Avec le temps la question de la frontière linguistique entre le grec et le latin s'avéra beaucoup plus compliquée qu'il ne paraissait de prime abord, en raison de l'existence de plusieurs enclaves romaines au sud de cette ligne où le latin était langue dominante, tout au long de la *via Egnatia*, en Epire mais aussi dans le Péloponnèse³. De plus, il a été constaté qu'en dehors des cités ayant le statut de colonie, bien d'autres, libres ou pérégrines possédaient des inscriptions latines, et que, dans l'onomastique de certaines, un très grand nombre de noms romains apparaît, parfois, avec des gentilices rares et des cognomina romains⁴. Enfin, le rapport entre les deux langues n'a pas été le même dans l'espace et dans le temps et le fléchissement, en l'occurrence, du latin, même à l'intérieur des colonies, n'a pas été partout identique. Ainsi on est amené à considérer, la ligne de Jireček non plus comme une ligne linguistique ou ethnique mais "comme une simple ligne de séparation de deux cultures, la grecque et la romaine, qui montre jusqu'où s'étendaient leurs influences respectives"⁵.

H. Mihaescu a essayé, dans plusieurs études⁶, de jeter un peu plus de lumière sur cette question épineuse, en dressant le tableau des inscriptions latines, repérées à l'intérieur de chaque province balkanique et en fixant sur la carte le lieu de leur origine; l'idée de C. Partsch⁷, concernant la nécessité d'un examen simultané et parallèle des inscriptions grecques contenant des noms romains, ne l'a toutefois pas convaincu, car,

² Bien qu'en Dalmatie le nombre d'inscriptions latines conservées soit plus important que dans toute autre province romaine du sud-est de l'Europe (cf Mihaescu, La diffusion du latin en Dalmatie (II), RESE IX 4 [1971], 659–677[et id , La diffusion du latin en Dalmatie (III), RESE X 1 [1972], 83–93, id , Langue, 86–106 particulièrement conclusion p 106), l'usage du grec est beaucoup plus grand que dans les provinces voisines, Mésie supérieure et Dacie, cette situation ne s'explique que par le voisinage d'une province hellénophone (la vallée de Drinus [act Drilo] constituant la frontière avec la Macédoine occidentale, Lissus [act Lezhe], située sur la rive g du fleuve, sur la côte, était la ville frontalière, voir Papazoglou, Province de Macédoine, 331 n 124, sur les inscriptions latines voir Mihaescu, RESE IX 4 [1971], 660 et n 1 et id , Langue, 66–67) Dans certaines villes (e g Issa) même les documents publics sont rédigés en grec jusqu'à l'Empire. A la suite de la colonisation romaine qui fut très forte dans ces régions – et malgré l'arrivée des immigrants de l'est et l'accroissement de leur population parlant grec, comme le montrent les documents privés – les inscriptions officielles étaient rédigées en latin, cf Kaimio, Greek language, 88, G Alföldy-A Mocsy, Bevölkerung und Gesellschaft der römischen Provinz Dalmatien (Budapest 1965)

³ Cette constatation est due au savant autrichien Partsch, Verbreitung, 154–162, particulièrement p 160

⁴ Cf Mihaescu, Diffusion, 498–499

⁵ Cf Mihaescu, Diffusion, 499 et id , Langue, 74 Ce point de vue a été soutenu par B Gerov (La romanisation entre le Danube et les Balkans, GSU 48 [1951–52], 326–331), B Rubin (Das Zeitalter Justinians vol I, [Berlin 1960] 83) et enfin B Besévliev (Untersuchungen über die Personennamen bei den Thrakern [Amsterdam 1970], 92–124) Selon les mêmes auteurs, à côté du grec ou du latin, les anciennes langues autochtones – thrace, illyrienne, celte, vénète et autres – continuaient à être employées par les peuplades de la partie nord de la péninsule balkanique, cette question, teintée souvent de considérations plus politiques que scientifiques, mériterait d'être sérieusement réexaminée

⁶ Voir supra n 2

⁷ Mihaescu, Diffusion, 499 ou il renvoie à Partsch, Verbreitung, 160

en dehors des difficultés pratiques d'une telle recherche, il pensait, à très juste titre, que la simple présence de noms latins dans les inscriptions grecques n'implique pas forcément que les personnes ainsi désignées parlaient chez elles le latin; en revanche, il croyait que la présence d'inscriptions latines dans certaines localités et surtout leur fréquence et leur répétition continue⁸ constituaient des preuves incontestables de l'existence de latinophones⁸; cette affirmation, juste dans son principe, mériterait, comme nous allons le voir, d'être encore plus nuancée.

Mihaescu a entrepris une tâche rude et certaines de ses faiblesses sont dues principalement à l'immensité et aux difficultés pratiques de cette entreprise; s'il n'est pas toujours aisé de savoir l'origine exacte de certaines inscriptions il ne faut pas pour autant se désintéresser de cette méthode, qui seule permettrait de comprendre à quel point l'urbanisation fut – comme dans d'autres régions – le moyen primordial de l'introduction et de la diffusion du latin; il en est de même pour ce qui concerne la date, le caractère des documents et enfin l'origine ethnique ou le statut social (*e.g.* soldats, affranchis impériaux) des personnes qui y sont mentionnées; ces précisions sont absolument nécessaires pour comprendre la chronologie et le milieu social de la diffusion du latin. Enfin, les références explicites aux inscriptions grecques contemporaines donnent la possibilité de mesurer la résistance du grec et les capacités assimilatrices du milieu hellénique qui ne fonctionnaient pas – comme on a souvent tendance à le croire – d'une façon automatique et uniforme.

Kaimio de son côté, dans son étude sur les Romains et la langue grecque, pensait que la démarche de Mihaescu n'avait pas apporté les résultats espérés et estimait qu'une recherche basée sur le statut des cités présentait de grandes difficultés⁹; il préférait ainsi, à l'analyse géographique, l'analyse catégorielle, classant les documents, selon leur fonction, en deux larges catégories : administration impériale et administration locale.

La constatation principale et indubitable de cette étude est que l'usage du latin fut extrêmement restreint et rare en Orient, où le grec s'imposa très vite comme langue officielle pour la rédaction ou la traduction de documents publics; en latin ne sont rédigés que les documents publics qui s'adressent aux magistrats romains¹⁰; le latin est également largement utilisé pour certaines autres catégories de documents comme les miliaires et les règlements de frontières. Les dédicaces aux Empereurs et aux magistrats romains sont également rédigées en grec dans les cités et les exceptions à cette règle sont plutôt rares¹¹. Ces principes n'ont pas, naturellement, une valeur absolue, que ce soit dans l'espace ou dans le temps, et il n'y a pas de véritable règle qui pourrait s'appliquer automatiquement à toute catégorie de documents; dans chaque cas on doit

⁸ Mihaescu, Diffusion, 499

⁹ J. Kaimio, *Greek Language*, 88, cf. aussi Dubuisson, *Politique linguistique*, 188

¹⁰ L'emploi du grec dans les documents publics adressés aux cités est facile à comprendre car leur but principal était d'être compris (cf. Dubuisson, *op. cit.*, 192, cette règle connaît bien des exceptions cf. Kaimio, *Greek Language*, 85sq.)

¹¹ Kaimio, *Greek Language*, 74–86 et particulièrement les deux dernières pages (conclusion)

connaître, hormis la date du document, son caractère exact, l'expéditeur et le destinataire – quand il s'agit de documents publics – de même que l'origine ou la qualité des personnes pour lesquelles on érige des monuments funéraires.

Il est vrai que cette excellente analyse ne porte que sur les documents officiels, et certaines conclusions ne peuvent avoir de ce fait qu'une valeur bien limitée, car en définitive l'emploi du latin, dans ce genre de documents, n'est pas spontanée et obéit le plus souvent à des considérations inconnues; en revanche, les documents d'ordre privé peuvent nous fournir en plus grand nombre des informations plus objectives. Certes, la valeur de ces documents est, elle aussi, inégale; les stèles funéraires, par exemple, sont érigées par des individus appartenant aux classes sociales supérieures, le plus souvent dans les villes et moins fréquemment dans les villages. Dans tous les cas l'usage du latin par des Grecs, dans ce genre de documents, montrerait leur ralliement au domaine culturel romain. Il est plus difficile de se prononcer quand il s'agit d'inscriptions de caractère religieux; car il est vrai que souvent les dédicaces aux divinités sont érigées par toutes les couches sociales de la population sans exception, et l'emploi de telle ou telle langue ne signifie pas que l'individu la parlait et encore moins qu'il l'écrivait; dans ce genre de documents on doit chercher d'autres indices¹²; la difficulté majeure pour apprécier la valeur de ces documents provient des problèmes concernant leur datation; cette dernière est très approximative et donc source d'erreurs¹³.

Malgré toutes les difficultés énoncées ci-dessus, la nécessité d'une nouvelle recherche est plus qu'évidente aujourd'hui; le réexamen de nombreuses questions est maintenant possible grâce à la masse de nouveaux documents épigraphiques et aux études, partielles ou générales, consacrées aux questions linguistiques. Dresser le panorama complet de la distribution géographique des inscriptions latines est une tâche nécessaire, qu'il faut remplir; cet inventaire doit être complet et surtout accompagné de toutes les informations qui faisaient auparavant défaut¹⁴.

L'étude de la diffusion spatiale de la langue permettra de comprendre quelles furent les voies de pénétration, les zones favorables à sa diffusion, les populations et les classes sociales les plus promptes à en faire usage. L'analyse chronologique des docu-

¹² Cf B Gerov, Griechisch und Latein in den Ostbalkanländern in rom Zeit, in *Neue Beiträge zur Geschichte der alten Welt*, vol II (Berlin 1965), 233–242 et id., L'aspect ethnique et linguistique dans la région entre le Danube et les Balkans à l'époque romaine (Ier-IIIe s.), *Studi Urbinati* (1959), 173–191, cf G Mihailov, Le processus d'urbanisation dans l'espace balkanique jusqu'à la fin de l'Antiquité, *Pulpudeva* 5 (1986), 28 qui semble partager le même point de vue sur l'usage du latin ou du grec, particulièrement dans les régions situées au nord de l'Hemus

¹³ Pour ces documents nous avons souvent recours à de nombreux indices indirects, ayant rapport au texte lui-même ou à son support, mais ce genre d'études fait encore terriblement défaut, tant pour la province d'Achaïe que pour celle de Macédoine

¹⁴ Un tel inventaire est trop long pour être présenté dans le cadre de cette étude, il sera publié prochainement, à une autre occasion, pour l'économie de cette étude nous utiliserons les catalogues de Mihaescu, *Diffusion, passim* et Mihaescu, *Langue*, 75–86 *passim* qui, malgré quelques imperfections, manques et erreurs – dont nous ne tiendrons pas compte – continuent d'être valables dans leur ensemble

ments pourra révéler, dans chaque cas, la confrontation dynamique des deux langues dans l'espace temporel, confrontation qui, si elle finit avec le triomphe du grec, ne gomme pas pour autant les traces de l'influence profonde du latin, tout au moins dans certains domaines.

FACTEURS DE LA PROPAGATION DU LATIN : 1. L'urbanisation

Si dans les autres provinces l'urbanisation fut, par excellence, l'instrument de Rome pour une intégration rapide et efficace des populations indigènes dans son système politique et socio-culturel, ce processus, utilisé à une plus petite échelle en Achaïe et en Macédoine, n'a pas eu les mêmes conséquences¹⁵. Bien avant que Rome eût une véritable politique d'urbanisation dans la région, certaines cités, situées sur le parcours des nouvelles voies terrestres ou maritimes, connurent l'installation de nombreuses familles de *negotatores* d'origine romaine ou italique; ces installations qui datent, en principe, de la période républicaine, ont eu un caractère plutôt temporaire, bien que certaines communautés de résidents aient constitué par la suite le noyau d'une colonie ou d'une cité libre et pérégrine en plein épanouissement; parmi ces communautés, dont la liste fut dressée jadis par Hatzfeld¹⁶, celles de Macédoine semblent plus importantes et plus résistantes à l'usure de l'environnement culturel ambiant¹⁷.

Ces groupes isolés ont joué un petit rôle dans la familiarisation au latin des élites locales, avec lesquelles ils étaient en contact, mais leur impact fut très limité dans l'espace et dans le temps; pendant l'époque républicaine, la pénétration du latin et de la culture romaine en général est minime dans les pays de langue grecque et cette réalité explique pourquoi les textes épigraphiques utilisant le latin sont rares. Il semble bien que la majorité des résidents romains ayant choisi l'Achaïe ou la Macédoine comme nouvelle patrie avaient été assimilés très vite par les cités et utilisaient, générale-

¹⁵ Ce problème, bien qu'il le mérite, n'a pas fait l'objet d'une étude particulière en dehors des synthèses consacrées à la colonisation. On trouvera toutefois des considérations générales mais utiles chez G. Mihailov, *Urbanisation*, p. 18–20 et 26–30 en ce qui concerne la Macédoine. Les problèmes relevant de l'urbanisation de cette région sont plus systématiquement étudiés par F. Papazoglou, *Province de Macédoine*, 351–369 et surtout dans sa récente synthèse sur *Les villes macédoniennes à l'époque romaine* (Athènes 1988) *passim*. Pour l'Achaïe il n'existe pas de synthèse récente, en attendant on pourra avoir recours à l'excellente monographie de G. W. Bowersock, *Augustus and the greek world* (1965), *passim* et à nombre d'études (in *ANRW II* 7,1) portant sur des cités particulières.

¹⁶ Le tableau des *negotatores*, est brossé par J. Hatzfeld, *Les trafiquants italiens dans l'Orient hellénique* (Paris 1919), *passim*, peu de communautés romaines étaient alors connues en Macédoine et cela faisait croire à Hatzfeld (22 n. 2) que jusqu'à l'époque républicaine la via Egnatia était avant tout une route militaire utilisée pour les allées et venues des armées et des fonctionnaires et que les *negotatores* étaient peu attirés par la Macédoine.

¹⁷ C'est exactement le contraire de ce que pouvait constater en son temps Hatzfeld (*Trafiqants* 148), pour le *conventus c. R.* de Thessalonique voir A. D. Rizakis, *Ἡ κοινότητα τῶν συμπραγματευομένων Ῥωμαίων τῆς Θεσσαλονίκης καὶ ἡ Ῥωμαϊκὴ οἰκονομικὴ διεξόδοσις στὴ Μακεδονία*, *Ancient Macedonia IV* (1986) 511–524, où on trouvera (p. 512 n. 6) des références sur les autres communautés de Romains en Macédoine, cf. aussi Papazoglou, *Province de Macédoine*, 356–357.

ment, dans leurs documents épigraphiques, le grec¹⁸; leurs fils et petits fils faisaient partie des listes éphébiques de plusieurs cités¹⁹ et prenaient une part active dans l'administration de leur nouvelle patrie. Cela veut dire qu'ils acquièrent la citoyenneté locale qui leur donna droit d'accès aux magistratures²⁰.

La véritable politique d'urbanisation commence après la première guerre civile mais connaît une ampleur considérable sous Auguste;²¹ c'était le moment le plus propice pour une intervention, à large échelle, dans le paysage urbain des provinces helléniques. La situation démographique et économique dramatique dans les cités risquait de déstabiliser la région et l'Empereur devait intervenir avant qu'il ne soit trop tard; les efforts consentis par l'administration impériale en matière d'urbanisation sont importants dans ces régions; en résumant, on peut dire qu'ils s'articulent autour de deux axes : création de colonies de citoyens romains et encouragement donné à certaines vieilles cités pour qu'elles jouent un nouveau rôle; naturellement ni la qualité ni l'ampleur de ces mesures ne furent les mêmes dans les deux provinces. En Achaïe l'administration impériale favorise le développement de certains centres urbains sans distinction de statut politique ou juridique (colonies, cités libres ou pérégrines); ces nouveaux centres administratifs réunissent l'ensemble des activités économiques de vastes régions qui sont soumises à leur contrôle; pratiquement, sous l'Empire, les richesses du pays sont gérées par quelques cités géantes (Patras, Corinthe, Sparte, Argos, Athènes et Nikopolis) et les grands sanctuaires panhelléniques (Olympie, Epidaure, Delphes)²². En définitive, la restructuration du paysage urbain fut très sélective

¹⁸ Le latin n'est utilisé par les hommes d'affaires que dans leurs dédicaces aux magistrats romains, et parfois dans les inscriptions funéraires, celles-ci sont en général breves et adoptent les formules des épitaphes hellénistiques. Il est inutile d'en établir une statistique, Hatzfeld signalait (Trafiquants, 337 et n. 2) que, même dans le cas de la plus importante et plus vieille communauté de Romains en Grèce, celle de Délos, les premières inscriptions latines, dont la majorité sont bilingues (LG), n'apparaissent que dans la seconde moitié du II^e s., cf. aussi Kaimio, Greek language, 81. Le grec est resté la langue des affaires et la majorité des documents publics ou privés érigés par les hommes d'affaires est rédigée en grec.

¹⁹ Pour Athènes cf. E. Kapetanopoulos, Athens, 50, pour Stuberra en Macédoine, F. Papazoglou, Les stèles éphébiques de Stuberra, Chiron 18 (1988), 233–270, pour Lété, X. Μακαρόνας Μακεδονικά Β' (1941/52), 619 sqq., pour Béroia, Tatakis A. B., Ancient Beroea. Prosopography and Society, MEΛETHMATA 8 (Athens 1988), 465–467, pour Sandanski, IGBR 2265, pour Edessa. Dimitzas n° 1 (=J. M. R. Cormack, Inscriptions from Macedonia, BSA 58 [1963] n° 1) et Dimitzas n° 2 (J. M. R. Cormack, Progress report on the Greek Inscriptions of the Trite Meris for IG X, Ancient Macedonia I [1970] n° 12 pl. XXXVIIIa), pour les cités de la province d'Achaïe voir Hatzfeld, Trafiquants, 303–305.

²⁰ Cicéron mentionne quelques cas. Cicero, Pro Balbo 12 (Athènes), Cic. ad Fam. XIII 19, 2 (Patras), cf. Hatzfeld, Trafiquants, 301–303 avec d'autres références. Pour les magistrats d'origine romaine dans les cités grecques voir Hatzfeld, op. cit., 305–309.

²¹ Cf. Fr. Vittinghoff, Römische Kolonisation und Bürgerrechtspolitik unter Caesar und Augustus (1952) 88sqq., D. Kienast, Augustus Princeps und Monarch (Darmstadt 1982) 386–496 (avec la bibliographie antérieure), Papazoglou, Province de Macédoine, 357–369, G. W. Bowersock, Augustus and the Greek World (1965), 62–72 et 85–100.

²² Cf. en dernier lieu Susan E. Alcock, Roman imperialism in the Greek landscape, JRA 2 (1989)

en Achaïe, laissant en marge des régions entières. C'est bien différemment qu'apparaît la situation en Macédoine, où les marges et les avantages de l'intervention romaine dans ce domaine étaient beaucoup plus larges. D'abord il n'y avait pas dans ce pays le morcellement extrême en petites cités-états et, si certaines contrées avaient connu de grands progrès dans le domaine de l'urbanisation²³, d'autres (e.g. Haute Macédoine) avaient quelque retard²⁴; au sein du nouvel ordre établi dans le monde par le pouvoir romain, la Macédoine avait à jouer, par sa position stratégique et ses richesses naturelles, un rôle beaucoup plus important que les petites cités pauvres d'Achaïe.

La contribution de la *via Egnatia* au développement de la vie urbaine et de la vie économique en Macédoine est loin d'être négligeable, du moins jusqu'à la fin du premier s. de n. è., période à laquelle la route transbalkanique Singidunum-Serdica-Byzantion commence à exercer un rôle plus important²⁵. Ce n'est pas par hasard que la majorité des colons, envoyés par Rome²⁶ ou partis de leur propre gré, s'installent sur le parcours de cette voie et contribuent au plus grand épanouissement des cités déjà connues, comme Thessalonique, Béroïa, Edessa ou Philippes, mais aussi à celui des petites villes situées dans l'intérieur du pays (Héraclée, Stuberra et Stoboi); ces dernières deviennent des centres florissants, dont certains, comme Héraclée et Stoboi, continuent à jouer un rôle jusqu'à la fin de l'Antiquité²⁷.

87–135 et id, *Archaeology and imperialism Roman expansion and the Greek city*, *Journal of mediterranean archaeology* 21 (1989) 87–135 A D Rizakis, Ρωμαϊκές έπεμβάσεις στο άστικό και άγροτικό τοπίο τής Πελοποννήσου, Actes du IVe congrès international des Etudes peloponésiennes (Athens 1992–1993) 433–448

²³ Sur l'organisation urbaine en Macédoine avant l'époque romaine voir Papazoglou, *Sur l'organisation politique de la Macédoine des Antigonides*, *Ancient Macedonia III* (1982) 195–210, id, *Province de Macédoine*, 351–354 et *Villes de Macédoine*, 37–51

²⁴ Cf Papazoglou, *Province de Macédoine*, 362–363 A côté de centres urbains continue à subsister, en Haute Macédoine, un très grand nombre de petites agglomérations organisées en *civitates* (πολιτεία) dont plusieurs réunies, forment parfois, avec des cites (e.g. Lyncestes), une unité administrative distincte, le *koinon* ou *ethnos* des Eliméens, des Eordéens, des Lyncestes, des Pelagones etc (cf F Papazoglou, *Sur les koina régionaux de la Haute Macédoine*, *ŽA* 9 [1959], 163–171) Ead, *Province de Macédoine*, 354 et n 229 pense que, même dans ces *koina*, "l'élément urbain a prévalu comme cadre de vie politique", en revanche N G Hammond, *A History of Macedonia* (1972), 85–92 et 203–204 croit que l'organisation tribale est restée vivante en Macédoine du nord-ouest et dans les territoires à l'est de l'Axios encore à l'époque romaine (Mihailov, *Urbanisation*, 18–19, approuve la thèse de Hammond) Sur l'organisation urbaine de la Macédoine à l'époque romaine voir Papazoglou, *Province de Macédoine*, 351–369 et *Villes de Macédoine*, 227–292

²⁵ Un axe nord-sud, très important, reliait Thessalonique au Danube, une des stations principales de cette route était le *municipe* de Stobi, cf Papazoglou, *Villes de Macédoine*, 314 et n 38 et 319 et n 74

²⁶ Sur les colonies romaines fondées en Macédoine voir Papazoglou, *Province de Macédoine*, 357–361 et surtout Ead, *Villes de Macédoine*, passim et *ŽA* 40 (1990) 111–124

²⁷ Le matériel épigraphique et archéologique datant de la période romaine atteint une proportion impressionnante, pratiquement dans l'ensemble des cites macédoniennes, si le pourcentage des documents épigraphiques de la période romaine s'élève à 80–90% dans les vieilles cites de la Basse Macédoine, il est encore plus élevé dans les cites de la Haute Macédoine (cf le tableau dressé par A Pa-

Il ne fait aucun doute que les progrès dans le domaine de l'urbanisation sont beaucoup plus sensibles en Macédoine qu'en Achaïe, mais dans les deux cas les effets de ces progrès sur la population locale et l'attitude de celle-ci dans ce processus n'ont pas encore été étudiés; on ne connaît pas non plus le caractère exact et le niveau de la vie urbaine, ni les conséquences qui en découlèrent pour son développement, par exemple à la campagne.

2. *L'armée et la diffusion du latin*

Si l'introduction du latin est en rapport direct avec les progrès de l'urbanisation dans certaines zones, le maintien de l'usage de la langue et sa propagation sont en étroite relation avec le nombre et la condition des colons venus s'installer dans le pays, et aussi avec la qualité et l'ampleur des rapports qu'ils entretiennent avec Rome et les régions latinophones d'une part, avec les régions helléniques ou hellénophones de l'autre. Il est bien connu par exemple que l'armée compta parmi les premiers facteurs de la diffusion du latin²⁸.

Bien qu'il n'y eut pas de légions installées en Macédoine (*Provincia inermis*), celle-ci n'était pas complètement dépourvue et exempte de militaires; plusieurs légions étaient cantonnées dans cette province pendant les guerres civiles, sous Auguste, et plus tard pendant la guerre civile des années 68–69 ap. J.-C.; nous disposons aussi des témoignages relatifs aux corps auxiliaires; il semble qu'il y avait trois cohortes installées dans le pays au II^e et au III^e siècle; pendant la guerre contre les Costovoques, au II^e siècle, et pendant la crise du III^e siècle, des forces militaires plus importantes -*vexillationes* de deux légions- sont envoyées en Macédoine²⁹. En Achaïe, la présence des armées romaines est forte pendant les guerres civiles et sous Auguste; sous l'Empire, des corps militaires, se dirigeant vers l'Asie, font de courts séjours dans certaines cités situées sur leur passage³⁰.

Les militaires qui apparaissent, en Achaïe et en Macédoine, dans les documents épigraphiques latins, mais aussi grecs, appartiennent à différentes catégories; un très grand nombre est constitué par des légionnaires en retraite, des vétérans installés lors de la *deductio* des colonies militaires (Philippes, Patras etc.), lesquels sont facilement reconnaissables dans les documents datant de l'ère augustéenne³¹; parmi les militaires mentionnés dans les inscriptions, beaucoup sont en service dans la région ou simple-

nayotou, La "koiné" dans les inscriptions macédoniennes [thèse inédite, Nancy 1990]); cela montre que le développement de la vie urbaine dans cette province, sous l'Empire, est incontestable et d'un certain point de vue beaucoup plus important que dans les cités du sud de la Grèce. Sur la situation des villes macédoniennes à l'époque romaine voir Papazoglou, *Villes de Macédoine*, passim.

²⁸ Cf. G. R. Watson, *The Roman soldier* (Bristol 1969) 23.

²⁹ Cf. à ce sujet Sarikakis, *Soldats*, 431–438 et surtout Papazoglou, *Province de Macédoine*, 338–350.

³⁰ Cf. J.H. Oliver, *Hesperia* 11(1942) 90; Id., *Hesperia* 10 (1941) 244–246; cf. Sherk, *Imperial-troops*, 60).

³¹ Des légionnaires ont été enterrés à Philippes, à Cassandrea, à Dium (IV Scythica), à Stoboi (IV Scythica et VII Augusta), à Heraclea (IV Scythica et VII Claudia) et à Patras (X Equestris et XII ful-

ment en transit, d'autres sont ensevelis dans ce pays après la fin de leur service militaire, mais on ne peut pas toujours affirmer qu'ils sont originaires du pays³²; en revanche, l'éthnique est souvent indiqué pour des soldats originaires de ces provinces (surtout la Macédoine) et enterrés loin de leur patrie; ceux-ci faisaient leur service dans les légions et les cohortes urbaines et plus rarement dans les corps auxiliaires³³.

Il est caractéristique que la majorité de ces soldats, toutes catégories confondues, provient des cités macédoniennes, colonies, municipales ou cités libres et pérégrines; un tiers vient d'une seule ville, Philippes; viennent après, Thessalonique, Dyrrachium, Stobi, Héraclée et ainsi de suite³⁴. La grande proportion de soldats originaires de cette province, dans les légions, les corps auxiliaires et surtout les cohortes urbaines et pré-toriennes, a été considérée par certains comme un indice intéressant pour évaluer la pénétration romaine en Macédoine³⁵; la période du plus grand engagement des Macédoniens dans l'armée et la carrière militaire est celle qui est comprise entre les guerres civiles et les premières décennies de l'Empire³⁶.

L'armée romaine et la carrière militaire ont joué un tout autre rôle dans la vie des cités de la province d'Achaïe; si on met de côté les vétérans installés lors de la fondation de la colonie de Patras, les seuls militaires qu'on rencontre sont ceux qui formaient l'escorte du gouverneur, faisaient le contrôle des mines et aidaient à la construction des routes³⁷; on rencontre aussi des militaires de passage (*e.g.* Athènes, Eleusis)³⁸ et aussi quelques uns qui font carrière dans l'armée; ceux-ci sont plutôt originaires des colonies.

LA DIFFUSION SPATIALE DU LATIN

En dehors des colonies romaines, la présence des textes latins est rarissime dans la province d'Achaïe; la majorité des documents sont des textes officiels, rédigés par les autorités romaines ou en leur honneur; dans cette catégorie sont classés les lettres, les

minata), cf. Sherk, *Imperial troops*, 60 et n. 23 "These colonies and veterans could be called emergency forces ready for limited and local action during the first century"

³² Cf. Sherk, *Imperial troops*, 59–61 et Sarikakis, *Soldats*, 432

³³ Cf. Sarikakis, *Soldats*, 434–437 et Papazoglou, *Province de Macédoine*, 347–351

³⁴ Cf. Sarikakis, *Soldats*, 434, Papazoglou, *Province de Macédoine*, 347 et n. 201

³⁵ Rostovtzeff, *Roman Empire*, 234 et Partsch, *Verbreitung*, 159 sq.

³⁶ Cf. Papazoglou, *Villes de Macédoine*, 351, cf. aussi Sarikakis, *Soldats*, 438 (opinion légèrement différente)

³⁷ Sherk, *Imperial troops*, 62 n. 39. Corinthe, escorte du gouverneur, ILS 8717, CIL III 12286 cf. Sherk, *Imperial troops*, 61 (contrôle des mines), ILS 214. Tegea (construction des routes) Un *frumentarius* est chargé des constructions à Delphes sous Hadrien (ILS 9473=SIG 830. Pour un autre voir FD III 1, 205, cf. Sherk, *Imperial troops*, 61)

³⁸ Des épitaphes de soldats romains et de marins, trouvés à Athènes, ont été publiés par J. Oliver dans *Hesperia* 10 (1941) 244–249, id., *Hesperia* 11 (1942) 90. Ils datent du second siècle, plus particulièrement de la période 113–120, bien qu'une datation jusqu'à l'époque de L. Verus ne soit pas totalement improbable. Une datation encore plus tardive (fin du second et début du troisième siècle), concernant certains épitaphes des marins de la flotte de Misène, a été proposée par G. Starr, *The Roman imperial navy*, 31 B C – A D 324 (Cambridge 1960²), 19

lois ou les arbitrages de frontières, les miliaires et les textes relatifs aux documents publics et enfin les dédicaces aux Empereurs ou à des personnages de très haut rang; la présence de tels documents est compréhensible dans des cités cosmopolites ou dans les grands sanctuaires panhelléniques à renommée internationale, comme Delphes et Olympie³⁹. Moins nombreux sont les documents de caractère privé; on les trouve, à l'époque républicaine et au début de l'Empire, dans quelques cités où existent des communautés organisées de *negotatores* (Argos, Aigion, Thespies, Lebadée, Larissa, Athènes etc.)⁴⁰; l'usage du latin ne semble pas dépasser ces cadres restreints bien particuliers; dans la majorité des inscriptions funéraires, origine ethnique et usage de la langue latine ne coïncident pas. A Athènes par exemple, sur 27 inscriptions pour des personnes portant l'ethnique $\epsilon\ \rho\omega\mu\alpha\iota\omicron\varsigma$ ⁴¹, aucune, sauf une bilingue, n'est rédigée en latin; ces Romains préfèrent le grec comme bien d'autres de leurs compatriotes qui ne mentionnent pas leur ethnique – leurs noms trahissent cependant leur origine. L'usage du latin, extrêmement rare sous l'Empire, se limite, en général, à des catégories de personnes bien particulières, en premier lieu soldats de passage ou affranchis impériaux; dans de grandes cités cosmopolites on trouvera, parfois, des personnes qui y font un séjour plus ou moins long (pèlerins, étudiants, artistes, athlètes, commerçants ou simples touristes).

A cet usage restreint de la langue latine dans les cités de la province d'Achaïe et d'Épire s'oppose celui qui en est fait dans les cités macédoniennes; le latin connaît ici une plus grande diffusion, à partir de la fin de la période républicaine, et ne se limite pas aux documents de caractère public; la majorité émane du domaine privé; dédicaces aux divinités et surtout épitaphes. Ces documents n'entretiennent pas un rapport étroit avec les catégories spécifiques, à savoir soldats de passage, affranchis et esclaves impériaux, qui utilisent d'habitude le latin; il semble que la majorité des personnes utilisant le latin en Macédoine soit installée définitivement dans le pays; le plus grand nombre est constitué par des soldats d'origine romaine ou des indigènes naturalisés; les autres catégories sociales sont moins représentées; cependant leur nom trahit leur origine romaine; ce sont, probablement, des émigrés ou descendants d'émigrés installés en Macédoine.

³⁹ En tout cas, le nombre de ces textes par rapport aux textes grecs similaires est infime. A titre d'exemple, sur les dizaines de dédicaces en grec à Olympie, quatre en tout – dont une bilingue – sont en latin, les textes des autres catégories sont également rares (2 lettres impériales, une plaquette de bronze et 2–3 fragments). La situation n'est pas différente à Epidaure, alors qu'à Delphes le plus grand nombre d'inscriptions latines ou bilingues doit s'expliquer par le caractère international du sanctuaire et le caractère public des documents (cf. Kaimio, *Greek Language*, 78). Enfin, on ne doit pas s'étonner de la présence de textes latins à Samothrace, car ce sanctuaire et ses mystères avaient les préférences des Romains (voir Šašel-Kos, 106–198 n° 250–254, cf. Kaimio, *Greek Language*, 86).

⁴⁰ Cf. Hatzfeld, *Trafiquants*, passim, id., *Les Italiens résidant à Delos mentionnés dans les inscriptions de l'île*, BCH 36 (1912), 5–218, P. A. Brunt, *Italian manpower 225 B C - A D 14* (Oxford 1971), A. J. N. Wilson, *Emigration from Italy in the Republican Age of Rome* (New York 1966). La majorité des inscriptions latines du premier siècle av. J.-C. proviennent de Délos ou a été installée la plus forte communauté des Italiens et des Romains, cf. Kaimio, *Greek Language*, 81.

⁴¹ IG II² 10163=SEG XXI, 987

La propagation du latin dans les colonies

L'installation massive de populations romaines dans les colonies a contribué à la propagation rapide du latin qui devint, sans aucun doute, la langue dominante; les deux langues ont suivi pendant un certain temps un chemin parallèle, chacune étant réservée à des domaines bien définis⁴². Le latin – surtout au premier siècle – avait presque le monopole d'expression dans les documents officiels de la colonie, les dédicaces en l'honneur des Empereurs ou de personnages de haut rang, les dédicaces à des divinités romaines ou romanisées, les règlements, les catalogues et listes de toute sorte, mais aussi les épitaphes.⁴³ Pendant le premier siècle, l'emploi du grec dans les documents officiels est plutôt rare⁴⁴; celui-ci est particulièrement réservé aux épitaphes de personnes d'origine grecque et aux documents relatifs à certains cultes (e.g. celui des dieux égyptiens et beaucoup plus tard au christianisme)⁴⁵.

Malgré quelques écarts dûs à des particularités locales, cette image de la prédominance du latin, pendant le premier siècle, dans des documents de tout genre, même des épitaphes, est générale. Cette situation commence à changer sensiblement à partir du II^e siècle et particulièrement sous le règne d'Hadrien. L'introduction du grec se fait partout progressivement; ce mouvement fut suivi dans l'ensemble des établissements coloniaux, mais le fléchissement du latin en faveur du grec n'a pas eu partout ni la même intensité ni les mêmes rythmes. À partir d'Hadrien la prépondérance du grec aux dépens du latin est absolue et continue à Corinthe⁴⁶. La position du latin au III^e s. est la même que celle du grec au premier⁴⁷ siècle.

⁴² Cela explique les échanges sur le plan du vocabulaire et de l'expression qu'on voit à travers les inscriptions, pour Philippiques voir Collart, Philippiques, 304–306, les influences du latin dépassent le cadre des colonies romaines et elles sont importantes dans certains domaines, cf Mihaescu, ANRW II 29 2, 1140 sqq

⁴³ Les inscriptions latines nous renseignent sur les institutions civiles (*quaestores, aediles, duumviri iure dicundo, quinquennales*, pour la liste des *duumviri* et *aediles* corinthiens voir Kent, Corinth VIII 3, 24–28) et religieuses de la colonie (les inscriptions concernant certains sacerdoxes à vie sont rares alors que les *flamines* du culte impérial, nommés pour un an, sont plus fréquents dans les inscriptions), sur les associations et les collèges religieux (pour Philippiques voir Collart, Philippiques, 270sq), professionnels ou funéraires et aussi sur les fonctions subalternes de la cité. Dans certaines sont mentionnés des charges ou honneurs particuliers comme la charge et d'archonte à Philippiques (Collart, Philippiques, 262–263). Les inscriptions donnent des informations sur les libéralités des riches citoyens romains des colonies (pour Corinthe voir Kent, Corinth VIII 3, 20–23) et aussi sur la structure sociale, car c'est seulement dans les inscriptions latines qu'est régulièrement indiqué le statut social de la personne.

⁴⁴ Cf à cet égard le catalogue dressé pour Corinthe par J. H. Kent, Corinth VIII 3, 18–19.

⁴⁵ Collart, Philippiques, 303.

⁴⁶ Sur les 104 textes datés de la période qui précède Hadrien, 101 sont en latin et trois seulement en grec, alors que sur les 25 textes du règne d'Hadrien, 15 sont en grec et 10 en latin. Sur les 31 textes de la période post-hadrienne, 24 sont en grec et 7 en latin, cf Kent, Corinth VIII 3, 18–19. Kaimio (Greek Language, 83, 85–86) pense qu'en général la période de transition, vers un plus grand usage du grec dans certaines colonies, a commencé sous le règne de Trajan.

⁴⁷ Cf Kent, Corinth VIII 3, 18–19.

En revanche dans la cité voisine de Patras, le latin continue, malgré l'introduction timide du grec, à être la langue exclusive pour les dédicaces aux Empereurs et à leurs familles, pour les miliaires, les dédicaces aux fonctionnaires provinciaux et aux magistrats coloniaux; il en est de même pour les dédicaces aux divinités. A partir du second siècle, le seul domaine dans lequel le grec connaît une diffusion, d'ailleurs toute relative, est celui des dédicaces privées et des épitaphes; le latin résiste bien, même au III^e siècle⁴⁸.

A Photiké, en Epire, la domination du latin est étonnante car il représente 74,1% (3 : 1) de l'ensemble des documents (27) et 83% (4 : 1) de ceux qui proviennent de la ville; la seule colonie à atteindre un pareil record est celle de Philippes, mais contrairement à celle-ci et à l'ensemble des colonies en Grèce, la majorité des documents latins de Photiké sont des épitaphes alors que les documents publics rédigés dans cette langue sont rares (16 : 2). Enfin, sur les six documents grecs dont on peut déterminer avec certitude le caractère, quatre sont publics alors qu'il n'y a que deux dédicaces (4 : 2)⁴⁹. L'usage du grec dans les dédicaces aux Empereurs commence à partir de la première moitié du III^e siècle, alors que le premier décret rédigé en cette langue date de la fin du III^e ou du début du IV^e s.⁵⁰

A Dium en Macédoine, le seul domaine dans lequel le latin domine est celui des dédicaces aux Empereurs et aux gouverneurs de la province (4 : 0); dans les dédicaces privées les inscriptions donnent une légère avance au latin (4 : 3). En ce qui concerne les dédicaces aux divinités, les chiffres sont partagés (11 : 11); on remarque toutefois une association de chaque langue à des cultes particuliers; la majorité des dédicaces latines sont adressées à *Liber pater* alors que les dédicaces grecques sont consacrées aux dieux égyptiens. Le grec semble complètement dominer le domaine des inscriptions funéraires; les inscriptions rédigées en cette langue représentent 91,76%, alors que les inscriptions latines représentent seulement 8,23% (78 : 7)⁵¹.

⁴⁸ Certaines catégories d'épitaphes sont rédigées, presque exclusivement en grec : épitaphes de gladiateurs par exemple, ou épitaphes qui portent des interdictions funéraires (4 : 1). Au III^e s. l'usage du latin continue à être plus développé dans les épitaphes (8 : 6 [simples épitaphes avec le nom du défunt au nominatif]; 26 : 4 [consécration funéraires dont une bilingue]); enfin, dans les documents funéraires à l'accusatif, la proportion entre les deux langues est égale (2 : 2). Cf. Šašel-Kos, 32–42 n° 45–67 et 69–79 avec des renvois aux plus anciennes publications et A.D. Rizakis, *Etudes sur l'Achaïe romaine I. Corpus des inscriptions*, (thèse inédite, Lyon 1979), 107–381 n° 57–276.

⁴⁹ Cf. Hatzopoulos, *Photice*, 101–102.

⁵⁰ Les dédicaces sont en l'honneur de Maximin le Thrace (235–238) tandis que le décret date du règne de Dioclétien et de Maximien (286–305); cf. N.G.L. Hammond, *Epirus : the geography, the ancient remains, the history and the topography of Epirus and adjacent areas* (Oxford 1967), 736 n° 15 et 738 n° 23= D. Euangelidis, *Praktika* 1930, 63 (références citées par Hatzopoulos, "Photice", 102 n. 23).

⁵¹ Šašel-Kos, 77–84 n° 174–195 avec des renvois aux publications antérieures auxquelles il faudrait ajouter J.M. R. Cormack, *Inscriptions from Pieria*, *Klio* 52 (1970), 49–66; id., *IG X (Macedonia), The Greek Inscriptions from Pieria, Essays Laourdas* (1975), 103–114; id., *Zeus Hypsistos at Pydna, Mélanges G. Daux* (1974), 51–55. D. Pandermalis, *Inscriptions from Dion. Addenda et corrigenda in Studies Edson* (1981), 283–294; id., *Οἱ ἐπιγραφὲς τοῦ Δίου, Πρακτικὰ τοῦ Η' Συνεδρίου ἑλληνο-βυζαντινῆς καὶ λατινικῆς ἐπιγραφικῆς* (1982[1984]), 271–177 et pl. 1–4.

Les marques de romanisation sont plus profondes à Philippes; la colonie avait un caractère essentiellement rural; les colons mais aussi les anciens habitants (*incolae*) étaient dispersés dans des petits *vici* de la vaste plaine, arrosée par l'Angitès et ses affluents⁵². Philippes est l'unique exemple en Macédoine où les inscriptions provenant de la campagne sont si nombreuses; le matériel épigraphique est impressionnant⁵³, mais le manque d'un corpus se fait terriblement sentir. Le latin ici semble mieux résister que dans les autres colonies de Macédoine; on assiste même à une renaissance passagère du latin pendant le second siècle, mais qui ne va pas plus loin que le règne de Caracalla⁵⁴; toutefois les dédicaces aux Empereurs sont rédigées en latin même au IVe s.⁵⁵; il en est de même, jusqu'à une certaine époque, pour les autres textes officiels de la colonie; l'usage du grec comme langue officielle ne commence qu'à partir du IIIe siècle⁵⁶, mais il est plus ancien pour les dédicaces à certaines divinités (e.g. dieux

⁵² Sur l'étendue du territoire philippien voir la dernière mise au point faite par Papazoglou, Villes de Macédoine, 407–412, où on trouvera toute la bibliographie antérieure, relative à cette question; sur les *vici* de Philippes voir Collart, Philippes, 276–278 et Papazoglou, Villes de Macédoine, 411 et n. 193.

⁵³ Mihaescu, Langue, 86, comptait environ 285 textes latins pour la cité elle-même et environ 30 provenant des *vici*, dispersés dans la campagne; nous trouverons la liste analytique, avec les publications les plus récentes, aux pp. 85–86 avec les notes (la liste bibliographique compilatoire des inscriptions de la cité [p. 86 n.1], contient quelques erreurs typographiques; pour les publications d'avant la grande guerre comparer avec Collart, Philippes 35 n. 1). Sur les fouilles entreprises après la guerre et les découvertes fortuites voir Papazoglou, Villes de Macédoine, 406 n. 152. Pour quelques inscriptions latines de Philippes, conservées à Thessalonique, voir Ph. Petsas, Λατινικά έπιγραφαί εκ Θεσσαλονίκης, ArchEph (1950/51) 52–79; l'auteur publie 24 inscriptions latines de Thessalonique dont sept [n° 1–5, 17 et 24] sont attribuées avec certitude à Philippes; huit proviennent de Thasos, et il n'a pas d'opinion pour le reste; c'est à Philippes que Petsas attribue l'inscription IG X 2.1, *624=CIL14203⁴¹; d'autres attribuées à tort à des cités voisines ont été rapatriées à Philippes (cf. L.D. Loukopoulou, Sur la structure ethnique et sociale de Serrès à l'époque impériale dans Ποικίλα., ΜΕΛΕΤΗΜΑΤΑ 10 (Athens 1990), p. 173–188. La préparation du corpus de la cité a été entreprise par une équipe, dont je fais partie, placée sous la coordination de P. Ducrey. Pour les inscriptions paléochrétiennes de Philippes voir Feissel, Recueil, n° 222–252; seules deux inscriptions latines datent du IVe s. (Feissel, Recueil, n° 251–252). Enfin, pour les Philippiens engagés dans les cohortes urbaines et prétoriennes, voir Collart, Philippes, 290sqq.

⁵⁴ Cette floraison du latin va de pair avec les grands travaux d'architecture entrepris par les Antonins; cf. Collart, Philippes, 314.

⁵⁵ Collart, Philippes, 314–315.

⁵⁶ Cf. en général Collart, Philippes, 313 et 315. Dans les autres colonies romaines d'Orient la situation est similaire non pas identique. A Antioche, par exemple, les inscriptions rédigées en latin atteignent le 41% de l'ensemble des documents (cf. W. M. Calder, MAMA VII [Monuments from eastern Phrygia], Manchester 1956, p. xxx–xxxi; B. M. Levick, Roman Colonies in Southern Asia Minor [Oxford 1967], 133). Presque tous les documents publics sont en latin; l'usage du grec est plus grand dans les dédicaces élevées par des privés; l'analogie est de 70 : 15 pour les inscriptions funéraires en faveur du grec. On observe un pourcentage identique dans l'usage de deux langues dans les documents privés de la colonie de Césarée en Palestine (cf. L. J. Levine, Caesarea under Roman Rule, Studies in Judaism in Late Antiquity VII [Leiden 1975], 36–38). Le fléchissement du latin en faveur du grec dans ces colonies date du IIIe siècle. cf. Levine, op.cit., 38 et Levick, op. cit., 130–131.

égyptiens) et les épitaphes; à partir du second siècle, le grec est exclusivement utilisé dans certains types d'inscriptions funéraires⁵⁷, mais, comme à Patras, il n'arrive pas à supplanter le latin; ici aussi la progression du grec est lente et sa domination ne s'établit qu'avec le triomphe du christianisme, bien que le latin soit utilisé encore, quoique rarement, dans quelques documents paléochrétiens⁵⁸. En tout cas la langue semble de plus en plus ignorée et on trouve même des documents dans lesquels le latin est transcrit avec des lettres grecques⁵⁹.

CONCLUSION

Il est clair que les changements introduits par Rome dans le domaine de l'urbanisation, ont conduit, progressivement, à une restructuration du paysage linguistique et culturel des cités, dont l'ampleur et les conséquences n'ont pas encore été mesurées⁶⁰; la véritable propagation du latin dans les pays helléniques commence avec la réalisation de vastes plans de colonisation et les progrès d'urbanisation effectués dans certaines zones; les conséquences ont été beaucoup plus fortes et spectaculaires pour la Macédoine que pour l'Achaïe, l'urbanisation, sous toutes ses formes, ayant connu dans la première région une toute autre ampleur. Les marques de "romanisation" linguistique sont plus fortes dans les grands centres urbains que dans les petites cités isolées ou à la campagne⁶¹; le processus de "romanisation" était très lent dans celles-ci et il n'avait pas la même force que dans les villes, habitées par les classes supérieures plus disposées à une certaine adaptation linguistique et culturelle. Rome a favorisé le développement des grands centres urbains, parmi lesquels le seul ayant un caractère rural

⁵⁷ Les épigrammes funéraires sont rédigées en grec, de même que les inscriptions qui portent une interdiction funéraire ou datent de l'époque chrétienne; les épitaphes brèves, du type hellénistique avec l'invocation *χαίρει σου ἥρωος χαίρει*, sont également rédigées en grec. Comme à Patras, le fléchissement du latin en faveur du grec est plus lent et intervient plus tard. Même si, en général, le grec apparaît plus vite dans les documents religieux des colonies (cf. B. M. Levick, *op. cit.*, p. 133–136) on ne peut pas affirmer qu'il ait une position privilégiée dans ce domaine (cf. Kaimio, *Greek Language*, 167). En dehors des colonies le latin n'est jamais utilisé dans le domaine des cultes; le choix de la langue pour les inscriptions concernant le culte impérial était laissé aux pratiquants de ce culte mais dans les cités des provinces orientales l'utilisation du grec est une pratique courante; cf. P. Herz, *Bibliographie zum römischen Kaiserkult [1955–1975]*, ANRW II.16 1, 833–910.

⁵⁸ *ArchEph* 1955, 171–172; ces documents obligent à nuancer l'affirmation de Collart (Philippe, p. 314), à savoir que le latin a complètement disparu avec la mort de Constantin; cf. Hatzopoulos, *Photice*, 102.

⁵⁹ Dans la colonie de Philippes, une inscription funéraire latine est écrite avec des caractères grecs: Γαίίου / Μ(ά)ρκι φί-/λιους φή(κ)ιτ/ φράτρι/ αν(ν)ώρ-/ου(μ)/ μ'; on le parle encore mais on ne l'écrit plus. Le latin, en tant que langue écrite a dû continuer à être utilisé un certain temps encore, surtout dans des documents officiels, après que le grec soit devenu la langue parlée de la cité.

⁶⁰ "L'analyse sociolinguistique de la Méditerranée est une tâche énorme à peine entreprise" (Dubuisson, *Politique linguistique*, 188, avec la bibliographie réunie sur cette question en note 11).

⁶¹ C'est une très juste remarque de Mihailov, *Urbanisation*, 19.

fut la colonie de Philippes en Macédoine; cela explique le grand nombre de textes épigraphiques repérés dans la campagne philippienne⁶².

Dans tous les cas le latin fait figure de langue importée, réservée à une minorité de ressortissants d'origine italique ou romaine qui eux aussi, plus ou moins vite, cèdent à l'emploi du grec. Le latin ne semble pas avoir de véritable influence, même parmi les Grecs qui acquièrent la citoyenneté romaine. Certes, les membres des élites des cités grecques qui cherchaient à acquérir la *civitas romana* devaient connaître un peu le latin⁶³; les nouveaux citoyens représentent un pourcentage élevé dans certaines cités importantes, pendant les deux premiers siècles de l'Empire. Ce pourcentage est nettement plus fort dans les zones urbaines que dans les campagnes. A Athènes par exemple ce chiffre ne dépassa pas 25% pour la période d'avant Caracalla⁶⁴, mais ce n'était pas la règle pour les cités du sud. Si on excepte Sparte ou quelques autres centres, beaucoup de cités de la province d'Achaïe présentent des pourcentages bien inférieurs. La situation n'est pas identique en Macédoine; le pourcentage dans de nombreuses cités macédoniennes est beaucoup plus élevé que celui des cités d'Achaïe (e.g. Thessalonique, Béroïa, Stuberra, Héraclée). Ainsi, contrairement aux provinces occidentales, où l'utilisation du latin par les nouveaux citoyens était la règle, en Grèce et en Orient l'acquisition de la *civitas* n'était nullement accompagnée par l'abandon du grec.

Même si la romanisation de la Macédoine semble plus avancée et plus profonde que celle de la Grèce du sud, l'affirmation émise par Partsch⁶⁵, que la région était bilingue, est exagérée. Le pourcentage de textes latins reste très bas et l'usage de cette langue est absolument réservé à des personnes d'origine romaine ou à des soldats; il n'atteint aucune autre catégorie sociale. Le latin semble davantage en usage dans les grands centres urbains situés sur la voie égnatienne, et il est presque absent dans des régions éloignées des grands axes de communication ou de faible urbanisation. L'usage du latin dans les meilleurs cas (Héraclée de Lyncestide et Thessalonique) reste très limité, les descendants des personnes d'origine romaine "se conforment aux coutumes et à la langue du pays"⁶⁶. Certaines régions même, comme celles de Pélagonie et surtout de Derriopos, semblent complètement échapper à toute influence romaine; cette dernière apparaît à l'époque romaine "comme une contrée hellénique, la plus hellénique

⁶² Cf Rostovtzeff, *Roman Empire*, 288, Collart, *Philippes*, 274 sq. Les colons semblent être répartis en petites agglomérations sur l'ensemble du territoire philippien, un très grand nombre des textes provient de la campagne philippienne, des *vici*, dans lesquels étaient établis les colons.

⁶³ C'est l'avis de Cl. Nicolet, *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine* (Paris 1976), 95–113; cette connaissance minime de la langue était nécessaire s'il voulait jouir pleinement de ses droits (cf aussi Dubuisson, *Politique linguistique*, 189 n. 16 et 208), bien qu'aucune loi n'exigeât une telle condition (cf J. Kaimio, *op. cit.*, 135).

⁶⁴ Cf Kapetanopoulos, *Athens*, 52 qui renvoie à sa thèse inédite *The Early Expansion of Roman Citizenship into Attica during the First Part of the Empire (200 B C - A D 70)*, Yale University, 1963.

⁶⁵ *Verbreitung*, 162.

⁶⁶ C'est le mot employé par Papazoglou dans le cas d'Héraclée (*Héraclée*, 19).

des régions de la Macédoine septentrionale”⁶⁷. La zone de la domination du grec s’étend également à des provinces limitrophes comme la Mésie inférieure et la Thrace.

Si un des sens qu’on donne à la “romanisation” est celui du “ralliement des indigènes à la culture, à l’organisation, à la langue romaine”, c’est à dire l’intégration⁶⁸, ni la Grèce ni la Macédoine ne peuvent être citées comme exemple; nous venons de voir que dans le domaine linguistique l’intégration s’est opérée dans le sens inverse; car en définitive ce sont les Romains qui adoptèrent la langue et la culture helléniques même dans le cas des colonies où le noyau romain était très puissant et avait les avantages et les privilèges qui découlaient de son statut. Toutefois, pour saisir le problème de la romanisation dans toute sa profondeur, il faudrait examiner dans les documents grecs les influences du latin sur le vocabulaire, les formules et la morphologie en général, et surtout examiner la forme architecturale et l’iconographie des monuments épigraphiques. Cette recherche très prometteuse reste à faire.

⁶⁷ Papazoglou, Villes de Macédoine, 294 et n. 7 qui précise que les inscriptions et les découvertes numismatiques montrent que la région était “hellénique” et non “hellénisée” et qu’elle avait des relations avec les grandes cités grecques depuis le Ve siècle av.J.C.

⁶⁸ Cf. H.-G. Pflaum, La romanisation de l’Afrique, Akten des VI. Intern. Congr. gr. und lat. Epigraphik (München 1972) 55–72, particulièrement 68. Voir résumé apud Mihailov, “Urbanisation”, 29.

ABREVIATIONS ET BIBLIOGRAPHIE

- Alfoldy G -Mócsy A, *Bevolkerung und Gesellschaft der romischen Provinz Dalmatien* (Budapest 1965)
- Bartonék, *Hellenistic and Roman Greece as a sociolinguistic area* (Amst Stud 1983)
- Cabanes P, *Recherches archeologiques en Albanie 1945–1985*, *RevArch* 1986, 1, 107–142
- Collart, Philippe P Collart, Philippe, *ville de Macédoine* (Paris 1937)
- Dubuisson M, *Le latin des historiens grecs*, *LEG* 47 (1979) 89–106
– ” – *Problèmes du bilinguisme romain*, *LEG* 49 (1981) 27–45
- Dubuisson, *Politique linguistique* M Dubuisson, *Y-a-t-il une politique linguistique romaine*, *Ktéma* 7 (1982) 187–210
- Dimitsas Dimitsas, M G, *Ἡ Μακεδονία ἐν λίθοις φθεγγομένοις καὶ μνημείοις σωζομένοις* (Athenes 1896), reimprimé avec le titre, *Sylloge Inscriptionum Graecarum et Latinarum Macedoniae* (Chicago 1980)
- Feissel, *Recueil Feissel D*, *Recueil des inscriptions chrétiennes de Macédoine du IIIe au VIe siècle*, *BCH Suppl VIII* (Paris 1983)
- Gren E, *Kleinasien und der Ostbalkan in der wirtschaftlichen Entwicklung der romischen Kaiserzeit* (Uppsala 1941)
- GSU, *Godisānik na Sofijskija Universitet* *Annuaire de l'Université de Sofia, Faculté historico-philologique*, 1904–
- Hahn L, *Rom und Romanismus im romischen Osten mit besonderer Berücksichtigung der Sprache bis auf die Zeit Hadrians* (Leipzig 1906)
- Hatzfeld, *Trafiquants Hatzfeld J*, *Les trafiquants italiens dans l'Orient hellénique* (Paris 1919)
- Hatzopoulos, Photice M Hatzopoulos, *PHOTICE Colonie romaine en Thesprotie et les destines de la latinite epirote*, *Balkan Studies* 21 (1980) 97–105
- IG *Inscriptiones Graecae*, Berlin 1873–
- IGBR *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae*, ed G Mihailov, I–IV (Sofia 1956–1966)
- Kaimio, *Greek language J Kaimio*, *The Romans and the Greek Language* (Helsinki 1979)
- Kapetanopoulos E, *The Early Expansion of the Roman Citizenship into Attica during the First Part of the Empire* (200 B C -A D 70), Yale University 1963
- Kapetanopoulos, Athens *The romanisation of the Greek East The evidence of Athens*, *Bulletin of the American Society of Papyrologists* 2 (1965) 47–55
- Kent, *Corinth VIII 3 J H Kent*, *Corinth VIII 3* (Princeton-New Jersey 1966)
- MacMullen R, *Provincial Languages in the Roman Empire*, *AJPh* 87 (1966) 1–17
- Μακεδονικά, *Hetaeria Makedonikôn Spoudôn*, Thessalonique
- Mihaescu, *Diffusion H Mihaescu*, *La diffusion de la langue latine dans le sud-est de l'Europe*, *RESEE IX* 3 (1971) 479–510 (Macedoine et Achaie)
- Mihaescu, *Langue Mihaescu H*, *La Langue latine dans le sud est de l'Europe* (Paris Bucarest 1978), particulièrement pp 73–86 (Provinces d'Achaie et de Macedoine)
- Mihaescu, *ANRW II 29 2 H Mihaescu*, *La langue latine dans le sud-est de l'Europe*, *ANRW II 29 2* (Berlin-New York 1983) 1107–1147
- Mihailov, *Urbanisation G Mihailov*, *Le processus d'urbanisation dans l'espace balkanique jusqu'à la fin de l'Antiquité*, *Pulpudeva* 5 (1986) 5–30
- Mocsy A, *Gesellschaft und Romanisation in der romischen Provinz Moesia Superior* (Budapest 1970)
- Mocsy A, *Die Bevölkerung von Pannonien bis zu den Markomannenkriege* (Budapest 1959)
- Neumann G Untermann J (ed), *Die Sprachen in romischen Reich der Kaiserzeit* (Bonn 1980)
- Panayotou A, *La koine dans les inscriptions de Macedoine* (these inedite, Nancy 1990)
- Papazoglou, Heraclee Heraclee I Heraclee *des Lyncestes a la lumiere des textes litteraires et epigraphiques* (Bitola 1961)

- Papazoglou F, Inscriptions de Pélagonie, BCH 98 (1974) 271–297
- Papazoglou, Villes de Macédoine F Papazoglou, Les villes de Macédoine à l'époque romaine (Athènes 1988)
- Papazoglou, Province de Macédoine F Papazoglou, Quelques aspects de la province de Macédoine, ANRW II 7 1 (Berlin-New York 1979)
- Papazoglou, Notes épigraphiques de Macédoine, ZA 32 (1982) 39–52
- Partsch, Verbreitung C Partsch, Die Verbreitung des Römer- und Römertums in Mazedonien, dans Sitzungsber der Wiener Akad, Phil -Hist -Kl Bd 214 (1932), 154–162
- Pascher G, Römische Siedlungen und Strassen im Limes Gebiet zwischen Enns and Leitha=RLOe XIX, 1949, Wien
- RESEE Revue des Etudes sud-est-européennes Bucarest Acad des Sciences
- Rostovtzeff, Roman Empire M Rostovtzeff, The Social and Economic History of the Roman Empire (Oxford 1926)
- Sarikakis, Soldats Th C Sarikakis, Des soldats macédoniens dans l'armée romaine, Ancient Macedonia II (1973 [1977]) 431–438
- Sherk, Imperial troops R Sherk, Roman imperial troops in Macedonia and Achaia, AJPh 78 (1957), 52–62
- Šašel Kos M Šašel-Kos, *Inscriptiones Latinae in Graecia repertae Additamenta ad CIL III* (Faenza 1979)
- Starr G, *The Roman Imperial Navy*, 31B C -A D 324 (Cambridge 1960²)
- Tatakı A B, *Ancient Beroea Prosopography and Society*, MEΛETHMATA 8 (Athens 1988)
- Trouard M A, *Cicero's Attitude towards the Greeks* (Chicago 1942)

DIFFUSION DES INSCRIPTIONS LATINES DANS LES PROVINCES
MACEDOINE, EPIRE, ACHAIE



